

Introduction

J’allume un feu dans la cabane pyrénéenne après avoir cherché toute la journée, en vain, l’Ours brun dans des hêtraies-sapinières aux sols moussus. La bête était pourtant près de moi, les pièges photographiques placés par les professionnels et amateurs du « réseau ours » me le révéleront quelques jours plus tard. Qu’importe. Ce que je suis venu chercher était plutôt une coupure avec le reste du monde. Un « endroit autre », un peu à l’écart de mes semblables. Alors, lorsque j’aperçois la piste d’un chasseur d’isard et que j’entrevois la silhouette d’un randonneur entre deux Sapins blancs, lorsque j’entends le tintement des dernières clarines d’un troupeau qui rentre ou, pire, le klaxon d’une voiture en contrebas, dans la vallée, je fais semblant de ne rien avoir perçu tant cela perturbe une ambiance presque parfaite. Car arrivé à la nuit tombée à la cabane on peut dire que j’espérais qu’aucune lueur de bougie ou de lampe frontale n’y fût déjà.

On a presque honte d’écrire ces lignes dans un ouvrage ou de les prononcer dans un amphithéâtre en tant que scientifique travaillant dans le monde de ce qu’on appelle les « sciences de la conservation », et ce, pour plusieurs raisons.

La première est qu’aller chercher l’ours paraît invraisemblable à beaucoup en 2022. Pour la plupart des gens, cette espèce n’appartient plus à notre faune. Il s’agit d’une espèce qui peuplait nos forêts il y a des milliers d’années, qui existe encore dans les forêts de Sibérie ou les grands parcs de l’Ouest américain, ou pire encore, d’une espèce exotique qu’on a introduite *ex nihilo* dans nos forêts de montagne à partir de populations slovènes. De toute façon, il n’y en a pas ou plus. Et quand bien même votre interlocuteur vous croirait, il vous demanderait dans la seconde qui suit si ce n’est pas dangereux de se retrouver face à face avec le plantigrade. Rappelons pourtant les faits : il y avait au moins 52 ours dans les Pyrénées en 2018 (Sentilles *et al.*

2020), il s'agit d'une espèce holarctique, donc également européenne (Wilson et Mittermeier 2009), qui n'a jamais disparu du sol français (Étienne et Lauzet 2009). Mieux encore, il s'agit d'une espèce totémique, un roi des animaux en Europe depuis longtemps. Pastoureau (2015) nous rappelle l'existence de sépultures néolithiques mixtes entre l'ours et l'Homme, la présence d'ours dans les généalogies des rois danois, ou encore les nombreux rites païens consacrés à la bête (qui ont d'ailleurs fait l'objet d'attaques violentes de la part de l'Église chrétienne). Concernant la dangerosité de l'espèce, même si les rencontres avec l'animal font la une des journaux régionaux, il n'y a pas eu d'attaques mortelles sur les humains depuis les renforcements de populations dans les années 1990 dans les Pyrénées. Il y a donc une méconnaissance de l'histoire du monde vivant. Beaucoup savent dater le grand incendie de Londres, le tsunami de Lisbonne, la chute de l'Empire romain d'Occident, car ils l'ont appris, révisé, bachoté dans leurs livres. Mais combien savent que le Bison, l'Élan ou encore l'Aurochs étaient encore présents respectivement aux V^e-VII^e, X^e et XII^e siècles sur le territoire français (Pascal *et al.* 2006) ? Il s'agit même de ce qu'on peut appeler une amnésie collective, documentée et théorisée comme un glissement d'état de référence (*shifting baseline syndrome*) (Pauly 1995). En quelques générations seulement, on oublie ce qu'était l'histoire de notre environnement en prenant comme référence son enfance ou, au mieux, celle de ses parents ou le récit de ses grands-parents. On oublie et on s'habitue. Tout au plus est-on nostalgique d'un passé très récent. Comment imaginer alors un retour du vivant dans nos sociétés si elles oublient que certaines espèces ont existé à leurs côtés il y a si peu de temps ? Le Loup gris a par exemple peuplé la France durant tout l'Holocène, mais sa disparition pendant une fenêtre temporelle très courte de 70 ans, des années 1920 au début des années 1990 (Moriceau 2011), a rendu la coexistence avec l'animal encore plus insupportable pour beaucoup, au point que des falsifications de l'histoire du retour du loup ont été inventées de toutes pièces pour justifier la politique d'éradication de l'espèce en France¹.

La deuxième raison est la sensibilité des propos de ce début d'introduction. Pour beaucoup, science et sensibilité semblent ne pas faire toujours bon ménage. On peine à comprendre qu'un scientifique étudie un animal ou œuvre en faveur de sa conservation car il a un rapport sensible avec lui. Pour le dire simplement : il aime l'espèce sur laquelle il travaille. Imaginer qu'en un lieu ou qu'à un moment donné cette espèce soit ou ait été présente constitue une référence spatiale ou temporelle réconfortante. Mais on attend des arguments rationnels pour légitimer la protection d'éléments du vivant ou, tout simplement, pour expliquer le choix de ses modèles d'étude. Un étudiant qui souhaite travailler sur les baleines ou les grands singes est très vite qualifié

1. Y compris par des hommes politiques comme Christian Estrosi, affirmant que l'espèce avait été « réintroduite artificiellement » (sic) par des fonctionnaires d'État et des gardes du parc du Mercantour. Sa condamnation pour diffamation en 2015 a été ensuite annulée en cassation deux ans plus tard.

par son entourage de « rêveur ». Le fait d'être transporté, animé, passionné n'est pas recevable. Le glissement progressif de la « protection » à la « conservation » (comme le passage de l'Union internationale pour la protection de la nature (UIPN) à l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN)), ou de la « nature » à la « biodiversité », correspond peu ou prou à la transmission d'un grand tout à la quantification d'éléments distincts les uns des autres. Protéger la nature pour sa valeur intrinsèque est devenu une position difficile à tenir. Celle-ci est plus facilement protégée en utilisant des arguments fonctionnels (car la nature assure des fonctions) et instrumentaux (car la nature rend service aux sociétés humaines²). Les quelques grands récits fondateurs à propos de la nature et de l'émerveillement suscité par des séjours dans la nature (par exemple (Thoreau 1854)) ont ainsi été battus en brèche par plusieurs auteurs³. Il ne serait donc plus recevable de vouloir protéger la nature au motif qu'on l'aime et qu'elle nous émerveille. Il serait encore moins recevable de s'en forger une image sensible, car, pour beaucoup, il faudrait bien se rendre à l'évidence : la nature n'existerait plus.

C'est la troisième raison qui discrédite le propos d'une « quête de l'ours » (pour reprendre la formule de Salingue (2015)) en France en 2020. La nature n'existerait plus. Les ours que j'aurais pu voir sont des individus réintroduits (originaires de Slovénie) ou des individus issus de parents réintroduits. Celui qui a été pris en photo tout près de moi quelques jours avant mon passage a même un nom. On connaît la femelle avec laquelle il s'est accouplé et on connaîtra même ses petits dont les noms seront donnés par les enfants des villages de la vallée. Les forêts que j'ai parcourues sont en partie plantées par l'Homme et ont fait l'objet de coupes. La cabane dans laquelle j'ai dormi est un artefact et se trouve au milieu d'un alpage qui n'existe que du fait d'un pastoralisme pluricentenaire. Mon ascension s'est faite le long d'un sentier de grande randonnée très fréquenté l'été, utilisé comme piste de ski de fond l'hiver, à tel point que les communautés végétales y ont été modifiées. J'ai fait un affût dans une clairière qui n'est rien d'autre qu'un coupe-feu entretenu à des fins sylvicoles. Même la Marmotte qui a crié lorsqu'un Aigle royal a cerclé au-dessus de moi est une espèce introduite dans les Pyrénées au XX^e siècle (Pascal *et al.* 2006) pour donner à ces montagnes l'image des stations chics des Alpes.

En conséquence, des disciplines entières rechignent aujourd'hui à parler de nature. Comme le souligne Maris (2018), certains peuvent faire un « pronostic fatal sur la

2. Pour une approche critique des services écosystémiques, voir (Maris 2014).

3. Peter Kareiva, un des plus fervents représentants des *New Conservationists*, s'évertue par exemple à monter des incohérences dans le récit d'Henry David Thoreau. Dans un style mêlant arrogance et mépris, il cherche à souligner toute la mièvrerie qu'il y aurait dans le récit de celui qui s'est coupé de la ville en séjournant dans une cabane au bord du lac de Walden en plein milieu du XIX^e siècle.

fin de la nature ». Il n'y aurait même plus de nature ni de sauvage. Les ouvrages aux titres évoquant un monde postnature ou postsauvage se succèdent ces dernières années. Meyer (2006) parle de « end of the wild », Marris (2011) de « post-wild » et Lorimer (2015) de « conservation after nature ». Les géographes français, quant à eux, n'évoquent plus le terme de « nature » ou de « naturel » qu'avec des guillemets d'usage depuis bien longtemps (voir par exemple (Demangeot 1984)). La dissociation entre nature et artifice paraît donc bien révolue. Cette forme de relativisme met un peu tout sur le même plan au motif que tout porte plus ou moins la marque des humains.

Ce dernier point donne le vertige. Je souhaite m'extraire du monde civilisé et, ce faisant, je passe pour un marginal à la vision idéalisée de la nature dans une société qui a manifestement coupé ses liens avec elle depuis des générations. En effet, plus rien n'est véritablement naturel, si ce n'est l'idée que je m'en fais. Mais doit-on arrêter ici la réflexion ? Est-il souhaitable, réjouissant, ou au contraire effrayant de se retrouver dans cet Anthropocène ? L'entrée dans l'ère des humains est-elle un voyage dans un train sans retour lancé à pleine vitesse où la seule référence serait le présent, coupé du passé et avec un avenir aussi incertain et peu réjouissant que la poursuite de la sixième extinction du vivant ? L'Anthropocène serait-il ce « terrible échec de l'humanité » (Descola 2015), ou encore ce « voyage sans retour vers un futur incertain » (Steffen *et al.* 2011) ? Face à un tel constat, l'individu peut se sentir désemparé (voir (Cazalis et Granon 2017)), voire plongé dans un fatalisme cynique en acceptant de vivre dans une situation de danger ((Beck 1992, 1994) dans (Eckersley 2017)). En un mot donc : que faire des références passées dans un contexte de crise du vivant et de domination croissante des humains sur la planète ?

Le pas de côté que propose cet ouvrage est d'abord de considérer l'Anthropocène non pas comme un événement brutal, définitif et indiscutable, mais plutôt comme une métaphore heuristique, au même titre que l'hypothèse Gaïa de Lovelock (1979). Il s'agit surtout d'un concept qui permet d'illustrer l'emprise sans précédent des humains sur le système Terre. Ensuite, il s'agit de discuter la diversité des réponses qui sont mises en œuvre afin de desserrer cette emprise (par exemple : conservation, restauration, réhabilitation ou encore compensation) et plus précisément un concept clé qui, explicitement ou implicitement, oriente ces réponses : la référence. Ainsi, plutôt que de rester effaré par le « constat Anthropocène », cet ouvrage propose, bien au contraire, d'analyser ce concept pour en avoir une approche critique à travers trois volets constituant ses trois parties.

L'emprise de l'Homme est-elle monolithique ? Monolithique dans l'espace d'abord. Les chercheurs en sciences sociales nous rappellent ainsi que de nombreuses sociétés n'ont pas ou peu participé aux changements de l'Anthropocène (Lowenhaupt Tsing 2017 ; Malme 2017 ; Glowczewski et Laurens 2018) si bien que certains auteurs ont

préférez parler de « Capitalocène » (Haraway 2015 ; Bonneuil 2017), de « Technocène » (Hornborg 2015) ou encore d'« Anglocène »⁴ (Fressoz 2017). Monolithique dans le temps ensuite. L'Anthropocène est-il arrivé si soudainement ? Bonneuil et Fressoz (2013) nous rappellent ainsi que « l'événement Anthropocène » lui-même et sa conceptualisation ne sont pas récents. Dès lors, peut-on identifier des états de référence comme des points de bascule dans le temps durant lesquels se sont opérés des changements d'emprise des humains sur la Terre ?

Que souhaitons-nous faire une fois d'éventuels états de référence identifiés ? Ces changements sont-ils nécessairement irréversibles ? Peut-on les stopper ? N'y a-t-il pas des retours possibles vers des références passées ou doit-on, au contraire, laisser faire la nature, voire se réjouir de l'arrivée de « nouveaux écosystèmes » hybrides ?

Enfin, comment traduire ces réflexions en pratique sur des cas concrets ? Sur l'exemple du littoral, des forêts et des campagnes, nous chercherons à comprendre comment peut être mobilisée cette notion d'état de référence.

Le parti pris de cet ouvrage est de proposer des regards croisés de géographes sur le concept de référence. En effet, ce dernier interroge le rapport que les sociétés entretiennent simultanément avec la dynamique temporelle, la diversité spatiale et la façon d'habiter la nature, autant de thèmes de réflexion embrassés par la géographie de la nature.

4. Au XX^e siècle, le Royaume-Uni et les États-Unis ont, jusqu'à très récemment, représenté à eux seuls plus de la moitié des émissions de gaz à effet de serre (Fressoz 2017).